

Noé Soulier, la danse comme une mathématique

Ariane Bavelier

Invité pour la première fois de sa carrière au Festival d'Avignon, le chorégraphe mêle idées conceptuelles et recherche sur le mouvement avec « Close Up ».

L'écriture du mouvement concentre les efforts de Noé Soulier, 37 ans, chorégraphe formé à Paris, l'école d'Anne Teresa de Keersmaecker. Lunettes vissées sur le nez, pieds nus dans le grand studio du CNDc d'Angers, il mettait, début juillet, la dernière main à *Close Up*, création qu'il présente au Festival d'Avignon.

Côté jardin, un quintet de musiciens autour d'un clavecin. Au fond, une sorte de cage métallique, large et blanche comme un ascenseur, avec une caméra fixe. Les danseurs qui s'y glissent retrouvent leur image projetée sur un immense écran situé au-dessus. La caméra saisit leur buste en gros plan. Elle est posée sur un pied, possède une seule focale.

Soulier cherche son alphabet. Celui qui lui serait personnel et n'emprunterait ni à l'académisme ni à la signature d'autres chorégraphes. « J'ai demandé aux danseurs de travailler sur des actions : attraper, éviter, lancer, tirer, pousser », dit-il. Entre un bras, une jambe, l'espace s'intercale comme les blancs dans le dessin des lettres de l'alphabet.

Close Up s'écrit pour cinq danseuses et un danseur. Si la deuxième partie travaille sur les gros plans de bustes, présentés un par un, en duo ou en trio, dans des entrelacs rendus complexes par l'exiguïté de la cage, la première partie, sans vidéo, réunit tous les interprètes sur le plateau. Soulier travaille alors sur un autre type de séquence. Il donne aux danseurs des instructions,



DELPHINE PERRIN

Noé Soulier cherche son alphabet. Celui qui lui serait personnel et n'emprunterait ni à l'académisme ni à la signature d'autres chorégraphes.

Le cadre de la cage donne aux danseurs l'indication des limites et du milieu. Comme s'ils composaient à l'intérieur d'eux-mêmes ce qu'ils vont donner à filmer.

Entrelacs complexes

« Le buste, c'est le lieu de l'affectivité et de l'expressivité du corps. Regardez les torsos de la statuaire antique comme ils parlent même sans tête et sans membres, dit Noé Soulier. Ce qu'ils traduisent est bien moins conventionnel que ce qui se lit sur un visage. Dans le mouvement des bustes se discernent à la fois l'abstraction du corps et son expression, ce qui laisse paraître un certain mystère. » Soulier a voulu rapprocher cela de *L'Art de la fugue* de Bach, des compositions qui possèdent elles aussi un grand niveau d'abstraction et des mélodies intenses. Entre les fugues, les musiciens posent leurs instruments. Le souffle des danseurs scande leurs mouvements déroulés en silence. Quels mouvements exac-

par exemple d'évitement, et ceux-ci les suivent par des séquences d'improvisation. « Ce sont des tâches difficiles à mettre en œuvre qui obligent à construire quelque chose qui n'est pas spontané et où il faudra tout de même faire entrer des réponses individuelles personnelles », souligne Soulier. À force de calculs, son écriture reste-t-elle de la danse ? « On a tellement exploré les flux que j'ai voulu revenir du côté de l'écriture tel que Merce Cunningham ou le classique l'ont pratiquée. » On le suit à l'école de la spontanéité. ■

Jusqu'au 20 juillet au Festival d'Avignon (84).